

Textes : Isaïe 52,13 – 53,12 – Psaume 30 – Hébreux 4,14 – 5,9 – Jean 18,1-42

Avant qu'elle ne le porte, Jésus a porté la Croix. Pas seulement sur le chemin qui le mène au Golgotha, mais à travers sa « passion » pour les gens rencontrés ; portant la croix comme on porte secours, portant la croix comme on porte la parole de contradiction de l'Évangile, portant la croix comme on porte témoignage à la miséricorde de Dieu le Père...

C'est bien ainsi qu'on raconte l'histoire de cette petite fille, allant sur un sentier raide et pierreux et qui portait sur son dos son petit frère. A celui qui lui faisait remarquer qu'elle portait là un bien lourd fardeau, elle répondit : « ce n'est pas un fardeau, c'est mon frère ».

Laissons cette parole d'amour se graver dans nos cœurs, pour les jours où la peine des hommes nous accable, où tout courage nous quitte : « ce n'est pas un fardeau, c'est mon frère ! »

Comme à son habitude dans son existence, Jésus ne se retrouve pas seul, dans sa mort : ils sont trois, ce soir-là, à être mis en croix...

« là où deux ou trois sont réunis, en mon nom, je suis là.... »

La prière de Jésus rejoint tous ceux qui le précèdent, autant auteurs que victimes du péché ou de la violence des hommes. Car, depuis Abel jusqu'à ce jour, le sang n'a jamais cessé d'être versé et de couler.

Et c'est ainsi que Jésus rejoint aussi, tous ceux qui, après lui, se sentiront seuls, face à l'épreuve ou la maladie. La mort sépare : on se sent malchanceux, on s'imagine oublié de Dieu et des hommes. Peut-on se penser pire que Jésus ; vraisemblablement non, d'un point de vue religieux, lui le Fils de Dieu humilié... comme d'un point de vue physique, au vue de ses souffrances.

Car sa mort n'a rien d'ordinaire : c'est quelque chose qui vient au bout de souffrances nombreuses et diverses, d'une trahison et de moqueries et dans la solitude. La mort serait presque rien, par rapport à ce qui précède pour lui : les multiples maltraitances qu'il endure. Comme toujours, ce n'est pas la mort qui pose problème, c'est la vie, la fin de vie, telle qu'elle est régulièrement en débat dans nos sociétés modernes. Nos évêques à Lourdes, en ont encore parlé pour délivrer leur lecture de nos sociétés face à la mort. ne remarque-t-on pas que les gens veulent la mort de Jésus, sans avoir à en assumer la charge : ils en appellent au pouvoir d'un autre, en l'occurrence Pilate, de sa loi et de l'institution de l'Etat, arguant « qu'ils n'avaient pas le droit de mettre quelqu'un à mort ».

Ils pourraient ainsi continuer leurs occupations : éviter une souillure et pouvoir manger l'agneau pascal. Mais l'agneau pascal n'était pas ce qu'ils croyaient, ce jour-là. L'Évangéliste fait remarquer par deux fois qu'on emmène Jésus, ligoté... comme l'agneau..., comme Isaac pour le sacrifice... Mais ces membres du Sanhédrin ne sont-ils pas eux-mêmes « ligotés » et prisonniers de leurs idées.

Quant aux disciples, dans l'absence de Jésus, ils sont rendus à se tourner vers celui que Jésus nomme « le Père », qu'il leur a appris à prier comme lui, et qu'il priera jusqu'au bout sur la croix. C'est vers Dieu le Père qu'ils se tourneront... à travers Jésus, puisqu'il n'est plus possible de parler à Jésus comme avant ; ainsi que le disent de leurs défunts, même les incroyants « de là-haut où tu nous vois, veille sur nous ». On peut se débarrasser de Dieu ; il est plus difficile d'oublier les morts, notamment proches.

A la fin, un mot s'impose, qui peut se décliner diversement : Jésus a accompli son destin. Il le dit lui-même, dernière parole de Jésus en St Jean : « tout est accompli ». L'évangéliste le donne à penser en multipliant des références scripturaires. Non que les choses soient pré-annoncées, mais les Écritures permettent de comprendre malgré l'échec et l'humiliation de Jésus, qu'il se joue là une victoire et un achèvement. L'auteur de la lettre aux Hébreux ira jusqu'à parler de « perfection ».

Tout est dit, car tout est fait !